

Michèle Cros est anthropologue, professeur au département d'anthropologie de l'université Lumière Lyon 2 et membre du LADEC (CNRS/Université Lyon 2/ ENS-Lyon). Ses recherches actuelles portent sur les questions d'initiation au temps du Net en pays lobi burkinabè et sur les relations aux animaux. Elle a récemment publié aux Éditions des archives contemporaines : *L'animal cannibalisé. Festins d'Afrique* (2012) avec Julien Bondaz et Maxime Michaud, *Afriques au figuré. Images migrantes* (2013) avec Julien Bondaz et *Bêtes à pensées. Visions des mondes animaux* (2015) avec Julien Bondaz et Frédéric Laugrand.

Quentin Mégret est socio-anthropologue, chercheur postdoctoral à l'Université de Neuchâtel. Il a soutenu en 2013 une thèse intitulée : « L'argent de l'or. Exploration anthropologique d'un "boom" aurifère dans la région Sud-Ouest du Burkina Faso ». Dans le cadre du projet pluridisciplinaire IFWA (Insects as Feed in West Africa) soutenu par le r4d, Swiss Programme for Research on Global Issues for Development (FNS et DDC), il participe actuellement à la réalisation d'une étude socio-technique centrée sur l'introduction de nouvelles techniques d'élevage de volailles et de poissons en Afrique de l'Ouest (Bénin, Burkina Faso, Ghana). Il a co-dirigé avec Michèle Cros aux Éditions des archives contemporaines : *Net et terrain. Ethnographie de la n@ture en Afrique* (2011).

Mots-clés : Burkina Faso – Lobi – Mossi – argent – orpaillage

Les « craquants ». Ethnographie d'une exhibition des billets de l'or en pays lobi burkinabè

Michèle Cros et Quentin Mégret,

université Lyon 2/LADEC - université de Neuchâtel

La monnaie en usage au Burkina Faso est le franc des Communautés Financières d'Afrique, plus souvent désigné sous la forme abrégée de « franc CFA » ou FCFA. Différents billets de franc CFA sont émis par la Banque Centrale des États de l'Afrique de l'Ouest. Le billet dont la valeur d'échange est la plus forte est celui de 10 000 FCFA (environ 15 euros). Jusqu'à peu, en pays lobi burkinabè, aux alentours de la localité de Kampti où les auteurs de cet article conduisent leurs travaux, la vision d'un billet de 10 000 FCFA était assez rare et même le mardi, le jour du marché, on trouvait difficilement le moyen de l'échanger contre de petites coupures permettant de procéder à des achats ordinaires. Seuls les fonctionnaires, en général non Lobi, quelques commerçants Dioula ou Mosse et les migrants lobi à leur retour de Côte d'Ivoire, après avoir travaillé dans des plantations de cacao, disposaient de ce type de coupures. On en faisait un usage relativement discret, contrastant avec l'exhibition aujourd'hui présente au sein des camps miniers que des chercheurs d'or migrants ouest-africains implantent dans cette région du Sud-Ouest du Burkina Faso depuis quelques années maintenant.

À l'aide d'un témoignage graphique associé à une analyse ethnographique, nous rendrons compte visuellement de cette arrivée en force des « craquants » : ces « grosses coupures » de francs CFA qui illustrent et traduisent de façon emblématique les transformations induites par la rencontre entre les populations autochtones lobi et des orpailleurs considérés comme de véritables propagateurs et diffuseurs de l'économie de marché dans la région. La prodigalité de ces chercheurs d'or se manifeste quotidiennement à travers l'ostentation et l'exhibition des billets issus de ce travail de fortune qu'est la prospection aurifère. Les « craquants » envahissent l'espace relationnel. Cette prodigalité va finir par « payer ».

De l'argent du cacao à l'argent de l'or

En guise d'introduction contextuelle, quelques éléments relatifs à l'avant-« boom » minier dans cette région du Sud-Ouest burkinabè sont à présenter. Jusqu'aux années 2000, au retour de plusieurs années passées en basse Côte d'Ivoire, les migrants lobi revenaient construire une maison « en dur » si possible et achetaient une moto. Il fallait partir jusqu'à Gaoua ou Bobo-Dioulasso pour se procurer cette fameuse moto, qui servait alors à tous les membres masculins de la maisonnée. En règle générale, les migrants lobi, même devenus « riches » au regard de leurs compatriotes restés à travailler la terre du Burkina, proscrivaient toute attitude ostentatoire en prenant garde de ne pas faire étalage de leurs biens, de peur d'attirer en retour la jalousie, la sorcellerie, le malheur, la maladie et la mort. Le fruit de leur labeur, après avoir été thésaurisé, était en fait investi au bénéfice de la famille au sens large, en prenant soin de ceux qui étaient partis et ne pouvaient plus partir du fait de leur âge, sans oublier les plus jeunes qui n'en n'avaient pas encore la possibilité. Le planteur, qui avait déjà une ou deux femmes, toujours d'ethnie lobi et qui l'avaient fortement aidé dans son travail, trouvait à nouveau à se marier au village et la vie s'écoulait ainsi (Fiéroux, 1980 ; Cros, 1990).

Dans un cahier de dessins consacré au travail mené dans une plantation de cacao en Côte d'Ivoire, Diniaté Pooda explique : « Ici (au Burkina), tu gagnes la famine, le travail ne marche pas, ça décourage. » En Côte d'Ivoire, le planteur n'a pas de repos, cependant : « Tu gagnes, donc c'est pas la fatigue. » Reste qu'il lui faut attendre plus de trois années après avoir « encerclé » les arbres de la forêt, y avoir mis le feu, avoir semencé puis débroussaillé... avant que les cosses de cacao ne commencent à « mûrir ». Le planteur peut alors espérer réaliser trois récoltes dans l'année. Après plusieurs années successives de récoltes, il songe à rentrer. Diniaté souligne : « Il a gagné et il est revenu au Burkina faire une belle maison. » Dans le cahier de dessins qui complète son récit enregistré en 2009, l'achat de cacao est représenté. Diniaté



Fig. 1 : Des sacs de 100 kg

précise : « On casse le cacao, les hommes cassent et les femmes le transportent. Tu vas voir un acheteur, il y a des sacs de 100 kg et d'autres de 80. » La vente semble bonne, mais aucun billet ne figure dans ce témoignage graphique. Seuls les sacs pesés puis mis en tas sont donnés à voir avec l'indication chiffrée relative au nombre de kilogrammes.

Les Lobi continuent de partir travailler dans les plantations de cacao en basse Côte d'Ivoire. La plupart des Lobi du Burkina Faso agissent ainsi mais d'aucuns décident de rester en tentant de participer eux aussi au « boom » aurifère qui secoue toute la région du Sud-Ouest depuis une petite dizaine d'années (Mégret, 2013a). Tout à la fin des années 1990, dans le petit village lobi de Maména, à quelques kilomètres de Kampti, chef-lieu de département, un homme, « un Mossi », est venu rencontrer les habitants lobi et le *dithildar* (le responsable de l'autel de terre du village) pour demander la permission de chercher de l'or sur les collines qui entourent le village. Qu'un « étranger » vienne jusqu'ici pour prospecter des gisements aurifères est une démarche peu commune et même singulière. Dans la région, l'orpaillage est une activité répandue, mais ce sont uniquement les femmes lobi qui le pratiquent et en tirent des revenus dérisoires. Après une brève concertation, autorisation lui est donnée de parcourir les environs, avec quelques-uns des camarades qui l'accompagnent, à la recherche d'indices de la présence du métal précieux. Quelques semaines plus tard, la découverte d'un premier filon par ces orpailleurs pionniers occasionne l'arrivée soudaine de plusieurs milliers de chercheurs d'or migrants qui s'installent à quelques centaines de mètres du petit village lobi. Les autochtones, surpris et quelque peu effarés de la rapidité avec laquelle s'enchaînent ces événements, assistent à l'implantation du camp. Un « site d'or¹ » s'est créé. Nul ne sait pour combien de temps cette population — des travailleurs et des commerçants venus des régions voisines et pays frontaliers et ayant le plus souvent fréquenté d'autres sites aurifères auparavant — va investir ce nouvel espace.

Originaires du plateau central situé plus au Nord du pays, les Mosse (pluriel de Mossi) constituent le groupe ethnolinguistique le plus représenté à l'intérieur des camps. En 2004, la découverte de filons à quelques kilomètres de Maména entraîne la création d'un nouveau campement, dans la localité de Fofora, à quelques encablures du premier site aurifère et à environ 5 km de Kampti. Les négociations ont été âpres mais les chercheurs d'or sont bel et bien là². Au départ, les relations entre les orpailleurs et leurs hôtes lobi sont plus que houleuses, comme le prouve toute une série d'incidents et de conflits sporadiques qui vont considérablement aggraver les tensions liées à cette première rencontre. L'installation des camps d'orpailleurs migrants n'a pas seulement provoqué un « boom » économique. Elle

¹ Au Burkina Faso, le « site d'or » est aussi appelé, de façon générique, *Sanmatenga*. *Sanma* signifie « or » en moore ; *Tenga* veut dire « terre » et, par extension, « le village » dans le langage courant. *Sanmatenga* peut donc se traduire par « village de l'or ». Il s'agit du regroupement d'une zone d'habitation et de commerce à proximité de laquelle est implantée une aire de traitement du minerai aussi appelée comptoir. Concernant l'organisation d'un comptoir aurifère dans la région et les politiques de gouvernance interne qui peuvent y être mises en œuvre, cf. Arnaldi di Balme et Lanzano, 2013.

² C'est dans ce camp minier, situé à la frontière du village de G., que Quentin Mégret a réalisé une partie importante de ses investigations ethnographiques commencées en 2006. C'est à G. que Michèle Cros mène depuis plus de trois décennies ses propres recherches.

a également mis à l'épreuve nombre de règles de vie et de conceptions locales liées à la terre et à ses ressources, à travers la question de la marchandisation d'un bien immeuble ou la monétarisation des rapports sociaux et a généré de nombreuses tensions entre paysans et orpailleurs. Peu familiers de cet orpillage filonien et au masculin, importé par les orpailleurs migrants dans la région, les Lobi vont négocier durement l'intégration et l'implantation de cette économie minière. Progressivement, des compromis vont s'établir. Aujourd'hui, l'extraction artisanale moderne mais non industrielle de l'or est si répandue que les chantiers miniers itinérants se trouvent dispersés en de multiples et innombrables points de la contrée.

En 2007 : 1000 ou 1500 FCFA pour un sac de minerai à concasser

À leur sortie des puits aurifères, à la suite d'un long travail de recherche et de fonçage des filons (Mégret, 2013a), les roches contenant le métal jaune sont concassées majoritairement par des jeunes hommes. La rétribution se fait en espèces, à un taux variant en fonction du volume et de la dureté des roches. Le minerai concassé est ensuite transporté pour être réduit en « farine » à la meunerie. Les modalités de transport varient d'un site à l'autre en fonction de la proximité du quartier des meuniers et du « comptoir ». Dans certaines zones reculées et encaissées, ce sont les femmes lobi qui transportent le minerai par port de tête. Elles sont rétribuées directement en nature (exemple : un sac de minerai pour dix acheminés). Sur les sites aménagés de plus longue date et dont les terrains ont été rendus plus praticables, le transport est effectué par de jeunes garçons au moyen de *pousse-pousse* (charrette de deux roues à traction humaine). Ils sont rémunérés en espèces, à des taux fixés empiriquement en fonction de la distance à parcourir. Le concassage de l'ensemble d'un grand sac de pierres peut être rémunéré à hauteur de 1 500 FCFA. Les concasseurs ne sont pas considérés comme étant de véritables orpailleurs car ils ne sont pas pleinement « pris » dans cette activité ponctuelle. Des garçons lobi des villages riverains, notamment pendant les vacances lorsqu'ils sont scolarisés, se rendent sur le « site d'or » afin de proposer leurs services et d'exercer cette activité journalière. Ces jeunes gens ne vivent pas sur le camp minier mais retournent dans leur foyer à la nuit tombée. Nombre de ces jeunes gens expérimentent d'abord le concassage avant que des employeurs ne leur proposent d'intégrer une équipe de creuseurs. Le fonçage des puits leur demande un investissement beaucoup plus long ainsi qu'une intégration à un collectif de travail.

Ici, les bénéfices obtenus sont souvent vite réinvestis sur place, notamment en vêtements. Dans son premier cahier sur l'or réalisé à notre demande fin 2007, Diniaté illustre cette activité du concassage. C'est la première fois qu'une mention chiffrée relative au gain obtenu est ainsi dessinée⁵.

⁵ Quatre cahiers sur l'or ont été collectés auprès de Diniaté Pooda de 2007 à 2013, dans le cadre d'un vaste travail ethnographique où le quotidien et les imaginaires du pays lobi d'aujourd'hui sont mis en scène graphiquement puis commentés oralement en français par cet ex devin-guérisseur âgé d'une quarantaine d'années, actuellement planteur en Côte d'Ivoire. Pour plus d'informations relatives à cette méthode de recueil de données reposant sur des narrations graphiques et expérimentée lors de recherches sur le sida, cf. Cros, 2005 : 16 et 2013 : 89. Pour Sami-Ali, « [l']étude des fantasmes objectivés dans le graphisme paraît un moyen privilégié pour saisir sur le vif comment tout un monde imaginaire émerge et se déploie » (1994 : 86.) L'exhibition des billets de l'or — qui apparaît à 6 reprises dans les 4 cahiers de Diniaté sur ce sujet — complète des données recueillies de manière plus classique par les deux auteurs de cet article. Sur les prémisses de l'orpillage dans l'actuel Sud-Ouest burkinabè, cf. Mégret, 2014 : 40 et sq.



Fig. 2 : Les casseurs
de cailloux

Dans le commentaire qui accompagne ce dessin, Diniaté précise : « Là, ce sont les jeunes qui cassent les cailloux en gravillons pour les faire rentrer dans la machine. » « Pour casser un sac, c'est 1 000 F, 1 500 pour un long sac. » Diniaté souligne qu'il s'agit d'une activité délicate, les jeunes garçons utilisent pour ce faire les coussinets de têtes dont les femmes font usage pour porter des charges. Sinon, on risque de se « casser les doigts ». Nous remarquons la présence côte à côte d'un Mossi, reconnaissable à ses scarifications faciales et d'un jeune que Diniaté nous précise être un Lobi puisque, dans ce premier cahier de dessins sur l'or, il s'agit de rendre compte de l'arrivée, encore timide, de Lobi sur le site d'or de Fofora. Ce cahier de dessins sur l'or s'achève par la représentation saisissante d'une « fille lobi » et d'un « orpailleur d'une autre ethnie qui quittent le site d'or pour passer un week-end à Kampti » à l'aide d'une superbe moto, témoignant ici de premiers rapprochements illustrant la séduction opérée par les chercheurs d'or migrants sur les jeunes filles du pays lobi (Cros et Mégret, 2009 : 141).

En 2009 : de 4 à 5 billets de 10 000 FCFA pour le travail des fétiches

L'une des idées les plus répandues sur les camps miniers veut que l'or vivant⁴ s'abreuve de sang et avale les orpailleurs, victimes piégées au fond des tranchées :

⁴ Dans la région, bien que ces perceptions soient sujettes à de multiples recompositions, particulièrement dans le contexte du récent « boom » aurifère, les Lobi décrivent l'or comme étant notamment une matière vivante et dangereuse. Dans les années 1990, l'extraction et le traitement de grosses pépites d'or, estimées vivantes à la suite de la consultation d'un devin, étaient soumises au respect de prescriptions rituelles et sacrificielles strictes. Pour plus d'informations à ce sujet, cf. Schneider, 1993 et Mégret, 2008.

« Tu vois, l'or aime le sang, il y a des gens même qui gagnent dans leur trou comme ça, les vrais, vrais orpailleurs là, ceux qui ont duré là-bas. Ils ont des produits à faire, et c'est-à-dire que quand ils font ça, tôt ou tard il faut que quelqu'un meurt dans le trou pour que l'or puisse venir. » (Orpailleur, site de Fofora, 2007.)

Les orpailleurs s'adonnent ainsi à de multiples formes sacrificielles, à travers la consultation de nombreux spécialistes et ce afin de tout mettre en œuvre pour s'attirer les faveurs des « puissances » qui contrôlent l'or :

« Il y a des gens qui tuent des poulets, qui tuent des moutons, qui tuent des bœufs pour pouvoir demander l'or. Il y en a d'autres qui demandent avec un être humain, certains vont donner un être humain pour que leur trou marche. L'or aime surtout le sang d'un être humain. D'autres vont arriver dans beaucoup de trous, ils vont aller chez les féticheurs, eux ils ont les moyens. Du moment que tu travailles, peut-être un jour le trou va partir et tomber sur vous. Vous êtes mort dans son trou, il va vous laisser là-bas et laisser le coin. Ensuite il va arriver dans un autre trou et ça marche parce qu'il a déjà vendu les gens, ça marche comme ça. Des fois, ça vient dans le trou même et d'autres fois, ça vient quelque part et la personne gagne. » (Orpailleur, site de Fofora, 2007.)

Certains orpailleurs préfèrent s'en remettre à l'assistance des devins autochtones qui, « sur leur terre », sont susceptibles d'attirer efficacement la faveur des puissances ; d'autres estiment préférable d'effectuer les sacrifices dans leur village d'origine au moment de leur départ ou, s'ils en ont les moyens, font venir des devins de leur région directement sur place :

« L'orpaillage, chez nous, c'est les Mosse. Ici, c'est les Lobi qui dominent. Donc, nous, on est dans le coin des Lobi mais les médicaments et les sacrifices qu'on fait pour avoir l'or, c'est pas ici. Il vaut mieux qu'on parte chez nous au village pour bien faire. Comme on est dans le territoire lobi, les gens ne peuvent pas bien nous expliquer, pour eux c'est un secret. Toi, tu es assis dans ton trou et tu as aussi tes secrets. On est en pays lobi mais on ne peut pas nous faire de mal là où on est. Nos secrets de l'or se trouvent au village. Mais le pays lobi, c'est à part, y'a des Mosse qui partent se consulter envers les Lobi mais ceux-là sont envieux bêtement. Maintenant, les vrais, vrais, vrais orpailleurs, eux ne consulteront jamais en pays lobi, ils quittent leur village avec leur *wak*⁵ pour venir chercher l'or. Les Lobi, eux, détestent l'or mais y'en a certains qui disent que, eux, ils n'ont pas de problèmes et qui viennent travailler au site. » (Orpailleur propriétaire de puits d'extraction à Fofora.)

Nombre de *more* (« marabout » dans la langue des Mosse), migrant au gré des mouvements des orpailleurs, dédient leurs services soit au seul orpailleur qui les emploie et qu'ils accompagnent de site en site, soit en s'installant sur le camp minier et en offrant des consultations payantes. Les *more* associent consultations ordinaires et consultations spécialisées dans le domaine de l'or, tout en diffusant leurs connaissances lors de la consultation.

⁵ Le *wak* ou *wac* est un mot qui s'apparente fort à un anglicisme, il désigne les objets et « amulettes » divers que les orpailleurs obtiennent auprès des *more* ou autres consultants devins de leurs villages d'origine. On trouve des *wak* pour la réussite, la chance, la protection (par exemple, une bague qui serre le doigt de l'orpailleur quand il se trouve au fond de la mine en situation de danger imminent).

« Les *more* ont des connaissances puissantes. Ils peuvent faire venir l'or vivant dans le trou quand les gens ne travaillent pas. L'or va venir et laisser une partie séchée que tu vas pouvoir travailler. » (Orpailleur du site de Bantara, 2011.)

En 2009, Diniaté dans le cahier de dessins qu'il consacre aux marabouts mosse et aux devins lobi présents au site d'or évoque indirectement ces pratiques :

« En cas d'accident, tu gagnes pas. Si l'or est venu, l'argent de l'or avec lequel on les paye, c'est pas petit. C'est la prière pour les orpailleurs, pour que l'or donne beaucoup, pour que la palabre ne vienne pas, que le sang ne coule pas, que le marché marche beaucoup. »

Il souligne qu'un « vrai *Hadj*, un grand féticheur musulman : on le paye très cher ».

L'exhibition en tant que telle de billets figure dans deux dessins mettant en scène ces spécialistes en « monde-autre ». Rappelons par ailleurs que les Lobi demeurent principalement animistes. Les rares convertis au catholicisme ou au protestantisme sont le plus souvent des fonctionnaires qui habitent en ville. Soulignons également que l'islam est la religion qui prévaut à l'intérieur des camps miniers, entraînant un nombre conséquent de conversions de jeunes gens venus au site aurifère à la recherche de l'or. Pour l'heure, aucun conflit d'envergure ayant une consonance religieuse n'est enregistré. Notons du reste la consultation de devins-guérisseurs animistes lobi par des orpailleurs mosse musulmans à la recherche de protections supplémentaires et ce, en dehors même des sites miniers.

En outre, au fil des années, des rapprochements s'opèrent entre Mosse et Lobi au niveau des unions amoureuses. Si, dans un premier temps, ces relations étaient impossibles à imaginer puis vite condamnées, la situation présente a largement évolué. Les orpailleurs en mesure de dépenser avec prodigalité l'argent de l'or qu'ils ont réussi à gagner ne sont plus systématiquement condamnés. La générosité de l'orpailleur mosse (Mégret, 2013b) finit par avoir raison des réticences de certaines familles lobi bénéficiant indirectement de leurs largesses. Reste que ces unions s'opèrent toujours dans le même sens, les hommes mosse s'unissant à des femmes lobi et plus seulement le temps d'un week-end à Kampti. Des jeunes filles lobi s'installent sur des sites miniers et quelques-unes, tout en demeurant au village, ont (aux yeux de tous ou presque) un généreux « fiancé » orpailleur. Mais lorsque l'argent n'est plus là, nombre de ces jeunes filles partent à la recherche d'autres « gars ». Il arrive que des orpailleurs mosse soient attachés à ces « filles lobi » et, même « avec moins d'argent », ils ne veulent pas mettre fin à ces relations, et c'est alors qu'ils ont recours aux services d'un guérisseur. Dans le cas présent dessiné par Diniaté, il s'agit d'un guérisseur non lobi, un devin dit *dozo*, d'origine mandingue (Kedzierska-Manzon, 2014) reconnaissable à sa tenue de chasse.



Fig. 3 : L'argent qui n'est plus comme avant

Diniaté dans le commentaire de ce dessin précise : « Ici ce sont les Mosse, les orpailleurs qui ont de l'argent. Au site d'or, on sait qu'il y a de l'argent. » L'un des orpailleurs explique au guérisseur : « On s'est marié avec des filles lobi et maintenant que l'argent n'est plus comme avant, c'est différent, elles ont d'autres gars. » Le *dozo* lui répond : « C'est sans problème, si tu veux pas laisser ta fille, j'ai des médicaments pour embrouiller la fille, pour qu'elle revienne comme avant. Donc l'homme a enlevé 40 000 et avec la main droite, il demande le médicament. »

Dans un autre dessin, c'est Diniaté lui-même qui se représente au site d'or, au temps où il était devin-guérisseur. Il précise : « C'est moi au site d'or. Nous, les Lobi, on est un peu compliqué. Si quelqu'un vient me chercher, je prends mon petit sac avec des cauris et des petites statuettes avec de la poudre noir de l'arbre *kuu*. Moi, pour charlater⁶, je prends le *kuu*, je jette les cauris et je parle. J'ai aussi un caméléon *thilbu*⁷. Les fétiches aiment les petits caméléons. » Pour les problèmes à résoudre, « le fétiche siffle et je siffle aussi. Cette fille et son frère sont des Lobi, la fille était au site d'or. Elle a pris un gars qui a beaucoup d'argent », (donc un non-Lobi), me précise oralement Diniaté, avant de poursuivre son récit : « Ils ont un peu duré. Le gars se tient pas comme avant, la fille se plaint et le grand-frère dit : 'on va aller voir Diniaté car c'est de là-bas que le pain vient puisque la fille a trouvé un richard. Ils sont venus charlater, voir quel est le problème'. » Dans le dessin d'après, ici présenté, nous avons le dénouement de cette histoire.



Fig. 4 : Ils sont venus avec beaucoup d'argent

Diniaté précise : « Le fétiche leur a parlé et ils vont demander comment faire pour qu'ils soient collés comme avant. Pourquoi un problème est rentré ? Je leur dis quel sacrifice il faut faire. J'ai insisté : 'Tu dois faire'. Donc ils ont fait, ça a réussi et ils sont venus avec beaucoup d'argent et ce qu'elle gagne alors avec son mari, elle me l'a redonné. C'est la personne qui te donne, c'est pas moi qui demande ! Ce qui est donné au fétiche, c'est pour le féticheur car le fétiche n'a pas

⁶ « Charlater », c'est lancer les cauris donc procéder à une séance de divination.

⁷ Un *thilbu* est une statuette, littéralement enfant (*bu*) de l'esprit ou du fétiche (*thil*) de nature anthropomorphe, comme le sont les trois figures grises (cf. la fig. n°4) situées entre le devin et les deux consultants, ou zoomorphe, tel ce caméléon.

de bouche pour bouffer. » Dans son dessin, 5 billets de 10 000 FCFA sont clairement représentés. Tel était le prix pour que la fille lobi puisse faire en sorte de « garder » l'orpailleur mossi qualifié de « richard ». Il est donné comme se retrouvant à l'origine du pain de la famille, famille au sens élargi, ce qui explique la présence du frère lobi. L'ensemble de la famille lobi est censé bénéficier de l'argent de l'or matérialisé par ces grosses coupures.

Notons que, selon les dernières informations délivrées par la Banque Mondiale, le salaire mensuel moyen par habitant au Burkina Faso s'élève à 56 \$, ce qui équivaut à 33 753 FCFA. Les 50 000 FCFA donnés au guérisseur représentent donc une somme très importante dans cet univers rural où personne ou presque ne dispose d'un véritable salaire mensuel. Ces cinq grosses coupures constituent vraiment « beaucoup d'argent ». Cet argent revient au guérisseur, il a été obtenu par la jeune fille lobi. On remarquera du reste que c'est bien elle, et non son frère, qui le donne au guérisseur en paiement des services qui lui ont permis de fidéliser « son » orpailleur mossi.

En 2011 : 4 billets de 10 000 FCFA reçus par une femme lobi pour une vente d'or

Dans les camps miniers du Sud-Ouest, les mineurs lavent leur minerai à l'intérieur de petits hangars détenus par des femmes reconnues comme étant les propriétaires de ces stands de lavage. Un site aurifère qui fonctionne à plein régime peut contenir l'équivalent d'une bonne centaine de ces apprentis en paille équipés du matériel nécessaire au lavage des terres aurifères. Les propriétaires de ces hangars sont la plupart du temps des femmes qui ont fréquenté plusieurs sites aurifères et ont acquis une expérience et un savoir-faire en matière d'opérations commerciales dans le « monde de l'or ». Nombre d'entre elles disposent d'un capital et de revenus qui leur permettent de recruter des jeunes femmes qui travailleront pour elles dans ces hangars de lavage à raison d'un salaire journalier de 500 FCFA. La construction du hangar représente déjà en soi une dépense. Il faut se procurer les « bois » servant à soutenir l'édifice (entre 250 et 500 FCFA l'unité) et des pans de paille tressée (d'un coût de 2 000 FCFA l'unité) qui constituent les murs de ces espaces de travail. Une construction a été estimée à un prix moyen de 40 000 FCFA par une détentrice. À cette dépense inaugurale, il faut ajouter l'ensemble du matériel indispensable aux opérations de lavage, les barriques, les planches — des pans inclinés en bois aussi appelés *sluices*, d'une valeur de 12 500 FCFA l'unité — et l'ensemble des différents plats et bassines utilisés durant le lavage. Lors de la création d'un « comptoir », le responsable de celui-ci prélève généralement un « droit » d'installation qui peut varier de 15 000 à 30 000 FCFA environ pour chaque hangar. Les détentrices de hangar prennent aussi en charge le coût de l'eau et de son acheminement jusque dans l'enceinte du « comptoir », un coût qui varie d'un site à l'autre en fonction de la distance à parcourir jusqu'au point d'eau le plus proche.

Les jeunes femmes employées par les détentrices de hangar sont le plus souvent des filles lobi des villages voisins du site d'or. Leur tâche quotidienne consiste à accueillir les orpailleurs avec leur minerai et à leur procurer gratuitement l'eau et les outils servant aux opérations de traitement. Le dispositif technique de lavage employé par les orpailleurs ne permet de récolter qu'une partie de l'or au moment du premier passage du minerai sur le chenal puis lors des tris successifs effectués. Puis l'ensemble des résidus de minerai est récupéré à son compte par la propriétaire

du hangar de lavage, ce qui constitue sa part de bénéfice. On notera que la rémunération se fait ici en nature, permettant une répartition des risques et des gains en fonction de la teneur du minerai. Plus un minerai sera riche, plus les bénéfices dégagés par la détentrice de hangar seront, eux aussi, importants. La richesse du minerai lavé par l'orpailleur est jugée par la détentrice de hangar après un simple coup d'œil durant le lavage du premier « plat ». Le minerai, dont une part de la teneur en or s'échappe lors du premier passage de celui-ci sur la planche, va s'écouler directement dans le *garaga*. Le *garaga* constitue à la fois le trou dans lequel le minerai se dépose après son premier passage et le nom de ce minerai lui-même une fois qu'il a subi cette première opération technique de lavage. C'est donc à la fois le contenant et le contenu. Lorsque le *garaga* se remplit, la détentrice du hangar de lavage emploie un jeune homme qui, à l'aide d'une pelle, va extraire le tout et former un monticule avec le minerai. La tenancière cumule le *garaga* jusqu'à en obtenir une quantité suffisante pour estimer un prix de vente. Lorsqu'elle décide de vendre le *garaga*, elle fait appel à un laveur expérimenté prêt à relaver méticuleusement ces terres aurifères. Elle négocie avec lui le prix de vente du monticule. En fonction de la quantité disponible, du cours de l'or et des teneurs des gisements en cours d'exploitation, le prix peut fortement varier. Il peut atteindre de 30 000 à plus de 500 000 FCFA... Depuis peu, ce minerai est également vendu à des opérateurs économiques qui utilisent le procédé technique dit de cyanuration dans le but de lessiver les minerais issus des hangars de lavage.

Les femmes détentrices de hangar peuvent donc disposer de revenus importants. Pour la plupart, ce sont des femmes mosse qui vivent en concubinage avec des acheteurs d'or ou des orpailleurs ayant connu une certaine réussite économique dans leurs activités de recherche du métal précieux. De telles unions permettent des arrangements économiques bénéfiques à l'activité du couple. Lors d'une investigation récente, il a été noté la présence sur quelques sites miniers de femmes lobi détentrices de tels hangars, mais elles sont encore rares (Ouedraogo, 2014). Diniaté n'en fait pas mention dans ses cahiers sur l'or. Toutefois, dans celui réalisé en décembre 2011, les Lobi sont omniprésents. Diniaté explique :

« Les Lobi : maintenant, c'est nous à la barre au site d'or. Avant, il n'y avait pas de Lobi, les parents disaient que c'est interdit, maintenant c'est différent. »

Dans le premier dessin de ce nouveau cahier, un chef de terre est représenté :

« Avant, il n'acceptait pas, maintenant il accepte. Il a vu que les étrangers sont venus, ils ont gagné de l'argent, construit des maisons, acheté des moulins, des moteurs. En arrivant, ils étaient pauvres et aujourd'hui, ils ont de grosses motos, c'est pour cela. »

L'un des propres fils de ce chef de terre, explique Diniaté, a lui-même « fait l'orpailleur à Fofora », nonobstant le désaccord paternel. Et ce chef de terre a vu que son fils « n'est pas mort, il a donné de l'argent à son père et lui aussi, il a gagné. Il a eu sa moto » et, dans ces conditions, « tous les gens du village, plutôt que de partir en Côte d'Ivoire, cela vaut mieux qu'ils fassent cela. Si l'or est venu, l'argent est là-dedans. »

Les femmes lobi ne sont pas en reste. C'était déjà elles qui, les premières,

s'approchaient des sites d'or pour vendre des fagots de bois, des bidons d'eau... et quelques-unes, plus jeunes, n'ont pas tardé à nouer des relations de nature différente. Penser ces relations sur le mode de la prostitution déguisée ne correspond pas à la complexité des situations vécues comme en témoignent les récits dessinés par Diniaté. Des femmes se sont également mises à « taper les cailloux » pour leur propre compte, elles agissent ainsi à la maison, entre deux tâches ménagères, elles vont elles-mêmes au moulin et vendent directement leur or sur le site auprès des acheteurs.

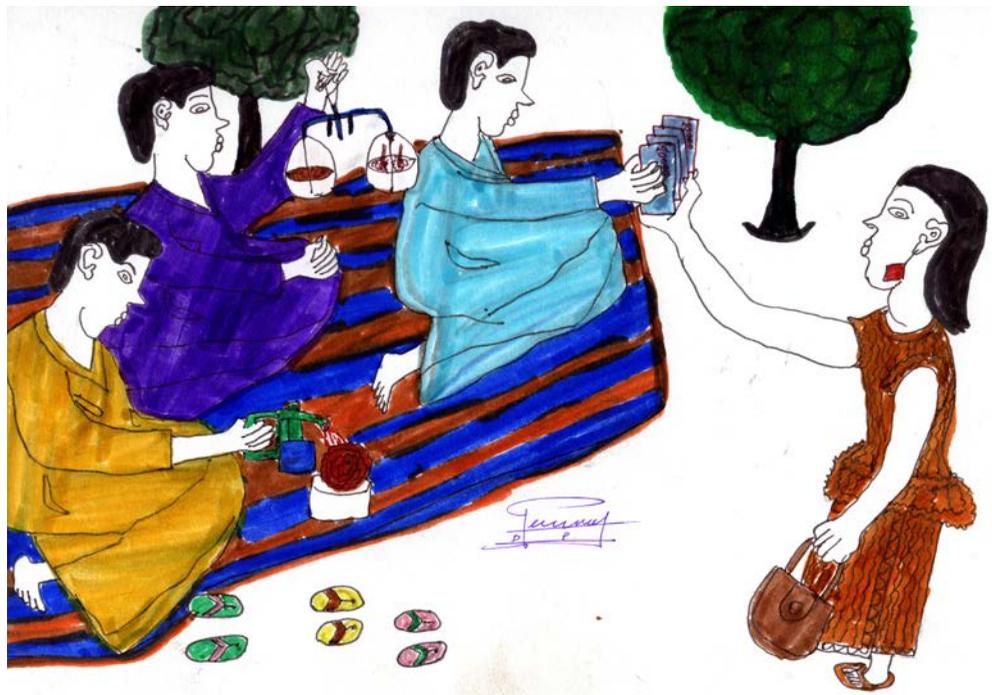


Fig. 5 : Elle a gagné de l'argent

Dans le commentaire de ce dessin où l'une de ces femmes est représentée, Diniaté nous fait remarquer :

« Au comptoir, elle a gagné de l'argent. L'or est pesé et elle a pris son argent. Les femmes bénéficient plus que les hommes. Aujourd'hui, au moment de la récolte, c'est fini. Une femme, si elle se lève, elle rentre en brousse, elle va chercher des cailloux, elle s'en va vendre. Il y a beaucoup de travail pour les femmes. »

Sur ce dessin, la femme lobi est particulièrement bien habillée, ses cheveux sont lissés, elle a des boucles d'oreilles, elle porte un sac à main et des tongs assortis à son complet pagne. Elle reçoit quatre grosses coupures de billets de 10 000 FCFA, plus que le salaire moyen relevé par la banque Mondiale, dont les indicateurs classent le Burkina Faso comme le vingtième pays le plus pauvre du monde.

En 2013 : jusqu'à 8 billets donnés aux autochtones pour extraire l'or

Si, en 2011, les Lobi étaient « à la barre », selon l'expression de Diniaté, en 2013, « au site d'or, c'est l'entente entre les orpailleurs et les autochtones », toujours selon notre même témoin. Cette entente se donne à voir dans deux dessins qui illustrent de façon remarquable l'évolution rapide des consciences dans cette région du Sud-

Ouest du Burkina Faso, sous l'effet de ce « boom » minier. Dans le premier, il s'agit à nouveau de la terre « achetée » par un « Monsieur en blanc » qui « donne l'argent aux autochtones ». Diniaté évoque l'arrivée de nouvelles machines qui permettent d'extraire l'or avec plus de facilité. Reste à trouver cette terre et certains autochtones se placent dans une situation dont ils tirent, au moins à court terme et nonobstant les ravages écologiques induits par ces activités d'extraction, de nombreux bénéfices. Huit billets de 10 000 FCFA sont ici donnés et les autochtones lobi affichent un grand sourire.



Fig. 6 : De l'argent donné aux autochtones

Cette entente se retrouve dans le dessin suivant, où Diniaté précise : « Ici, les autochtones sont tout le temps avec les orpailleurs. Les autochtones reçoivent encore des offrandes », tout en prenant soin de souligner que l'orpailleur-acheteur, l'homme au complet blanc, a des souliers en cuir marron, alors que les autochtones portent toujours des chaussures en plastique. Reste que la transaction s'opère dans des conditions plus avenantes, à distance des lieux d'extraction représentés dans le dessin n°6. Ici, orpailleurs et autochtones sont confortablement assis dans des fauteuils pour ces « offrandes » dont on peine à quantifier exactement le montant. Il y a beaucoup de billets, ceux venant d'être reçus touchent ceux à recevoir. La mise en scène graphique illustre avec force cette nouvelle union nouée entre les uns et les autres.



Fig. 7 : Encore des offrandes

Il n'en demeure pas moins que nous voyons ici l'heureux résultat de négociations qui furent probablement âpres.

« Les orpailleurs à Kampti, ils ont le même comportement qu'ailleurs mais la différence est que les terres d'exploitation ne se gagnent pas facilement ici, les gens sont très attachés à leurs terres. Quand on découvre un filon, il faut faire de longues négociations. Mais les orpailleurs sont arrivés à contourner l'obstacle. Maintenant, c'est devenu un problème d'argent, les gens s'entendent, chacun y trouve son compte aussi. » (Coordonnateur d'un comptoir burkinabè d'achat de l'or, 2008.)

Pour ces chercheurs d'or, il s'agit d'abord d'un problème de financement. Pour obtenir gain de cause auprès du propriétaire terrien, il faut durement « négocier ».

« Le Lobi, il connaît pas l'or mais il est le propriétaire et il vient demander l'argent. Tu creuses et avec ce que tu vas gagner, tu enlèves et tu pars payer les propriétaires de la terre, tu prends le reste pour payer la nourriture et tout ça pour tes employés. Si le filon est riche, le prix augmente, c'est les orpailleurs qui découvrent le coin mais le Lobi voit ça et il te fait payer cher. » (Propriétaire de puits d'extraction, 2008.)

Dans tous les cas, les orpailleurs respectent, tant bien que mal, un droit de compensation exigé par les autochtones lobi et reconnaissent un droit de « propriété intellectuelle » de la terre, c'est-à-dire, selon J.-P. Jacob et P.-Y. Le Meur (2010 : 7-8) « la valeur d'exploitation de la fertilité d'un terroir perçue comme une 'œuvre' autochtone ». Lorsque les orpailleurs prospecteurs découvrent une parcelle aux potentialités aurifères importantes, ils se renseignent pour rencontrer le propriétaire terrien afin d'entamer les négociations et tenter, selon l'expression en vigueur, de « flatter » ce dernier au moyen de sommes d'argent souvent jugées considérables pour des familles de paysans qui perçoivent généralement peu d'argent en espèces.

Les sommes d'argent pouvant être retirées de telles transactions sont un moyen direct d'améliorer plus que sensiblement le quotidien, en bâtissant par exemple une « maison tôle », symbole local de prospérité économique. Ce genre d'échanges est bien évidemment créateur de conflits interfamiliaux ou de jalousies entre voisins. Ces conflits trouvent leur expression au travers de jugements moraux bien particuliers qui touchent à la terre et à l'or que celle-ci abrite.

« Nous, chez les Lobi, on dit que l'or est mauvais, parce que si tu as l'argent, tu es mauvais, tu vas dire aux autres que tu n'as pas besoin d'eux. On dit '*moussoum kba*' ('argent amer'), c'est comme la bile d'un animal, tu vois comme c'est aigre, l'or est comme ça et son argent est comme ça, vraiment amer, tu vas manger ça, mais tu vas rembourser, tu vas vomir. » (Habitant de Kampti, 2007.)

Pour légitimer leur situation, les cultivateurs relèvent les interstices différentiels existant entre l'or et l'argent, l'or et la terre. Dans leur position, il ne s'agit pas de l'argent de l'or mais de l'argent obtenu d'un prêt de la terre qui n'est ni donnée ni vendue, en tout cas pas définitivement. Aussi existe-il une confusion sur le terme du contrat conclu à l'amiable entre le propriétaire terrien et l'orpailleur. S'agit-il d'une vente ou d'une location ?

« Le coin qu'on donne aux orpailleurs, c'est pas qu'on leur vend. Aujourd'hui, si moi j'ai un territoire où je travaille pour manger, si toi tu viens me dire que toi tu viens pour exploiter ce territoire, je peux pas donner mon terrain gratuit, c'est pas normal ! C'est à cause de ça qu'on préfère prendre l'argent, en faire du boulot. Après, quand ils ont fini, le trou se casse, toi tu cherches à bourrer et à reprendre ton champ. Mais si le type cherche à construire, je le chasse ou je reprends ma parcelle, parce que c'est mon territoire, on peut pas donner gratuitement parce qu'ils gâtent et qu'ils retirent quelque chose d'important, c'est l'or qu'ils cherchent pour se nourrir avec, non ?? Alors que le cultivateur lobi cultive pour gagner un peu, un peu... Tu vois, on ne leur vend pas. » (Cultivateur lobi, 2007.)

En 2013 encore : une caisse emplie de 34 billets pour la vente d'une terre

La location ou la vente de terres apparaissent comme des phénomènes relativement récents dans la région. Historiquement, dans le Sud-Ouest du Burkina Faso, la terre n'a jamais été une denrée rare. Céder, pour un temps non spécifié, une parcelle à cultiver à un étranger en échange du respect d'un certain nombre de devoirs et obligations mutuelles a longtemps été la norme. Les conditions actuelles remettent en question ces conceptions notamment autour d'un usage légitime du sol qui se heurte tout autant aux représentations religieuses. Nombre de nos interlocuteurs pointent ainsi du doigt le comportement avide et cupide de certaines personnes qui, ayant reçu des sommes d'argent destinées à effectuer des sacrifices pour éviter de lourdes sanctions aux orpailleurs, n'ont pas accompli leur mission rituelle et ont préféré « bouffer » l'argent⁸. De même, certains villageois dénoncent l'appropriation et l'accaparement de terres par des personnes

⁸ Précisons ici que les orpailleurs et leurs hôtes lobi partagent, bien qu'avec de nombreuses variations, l'idée que les collines sont peuplées de puissances surnaturelles et notamment de « génies » (ou *djina*) de l'or. En tant que responsables religieux de leur terroir, à l'ouverture de nouveaux puits aurifères, les Lobi propriétaires des terres en exploitation se voient confier des sommes d'argent en vue de protéger les orpailleurs et de se protéger eux-mêmes de ces puissances chtoniennes. Il en va de même pour les Lobi quant à la consultation de leurs ancêtres. Obtenir leur aval est indispensable à la mise en exploitation minière d'une terre.

qui, bien que n'étant pas les seuls propriétaires, ne pensent qu'à « chercher l'argent » et prennent la décision de vendre une ou plusieurs parcelles sans même avoir consulté qui que ce soit :

« Le type a vendu sa parcelle à deux millions de francs à des orpailleurs. Quand son grand frère est venu, ils se sont manqués, ils ont fait palabre et il lui a demandé pourquoi il avait vendu la parcelle alors que celle-ci n'est pas pour lui seul. Après, le type n'avait plus de terres pour cultiver et il a demandé la terre aux villageois mais on a refusé de lui donner. On lui a vendu un terrain en lui expliquant que si de nouveau cette terre est bonne pour les orpailleurs, il va recommencer à vendre. On ne va pas lui donner une nouvelle terre alors qu'il a vendu sa première parcelle et qu'il a gagné de l'argent pour ça. » (Cultivateur de Belféléla, 2008.)

« De nos jours, les gens cherchent l'argent. Même si les orpailleurs partent dans une brousse qui n'est pour personne, ça devient pour quelqu'un. » (Cultivateur lobi, 2011.)

Non seulement, les gens cherchent l'argent, Mosse et Lobi pareillement, mais certains autochtones peuvent en outre et rapidement s'enrichir de façon considérable. Les millions de francs venant d'être évoqués par le cultivateur de Belféléla se retrouvent dans le dernier dessin de Diniaté ici présenté, qui, tout à la fois, clôt ce corpus en matière de représentations de billets de 10 000 FCFA et se retrouve en dernière page de ce cahier relatif à « l'entente » avec les orpailleurs.

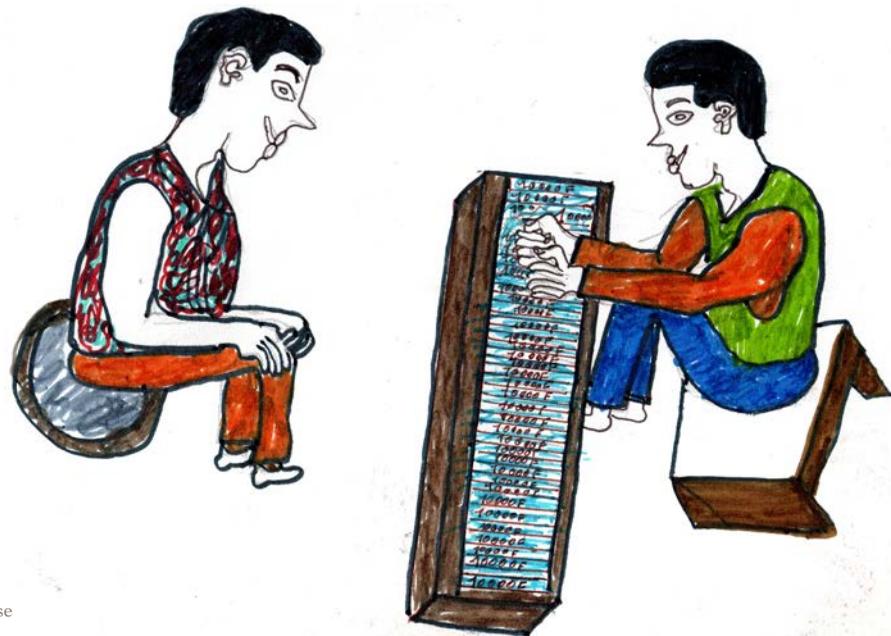


Fig. 8 : Beaucoup de billets pour remplir une caisse

Diniaté précise : « C'est la fin, il a vendu la terre, dieu merci lui il a eu de la chance. Avant, on dit que c'est pour gâter la terre. » L'homme a « beaucoup de billets pour remplir une caisse ». Nous pouvons en dénombrer 34. « C'est l'homme et son fils, ce sont des autochtones, l'argent qu'il a gagné, c'est beaucoup. » Puis Diniaté raconte une histoire à valeur de légende édifiante évoquant le terrible sort d'un autochtone qui aurait

tant et tant gagné qu'il aurait commencé à faire construire une maison mirifique comme on peut en voir à Ouaga 2000, le quartier des riches dans la capitale du Burkina Faso, qui a des allures de Miami au Sahel. Le Lobi aurait dépensé plus de 7 millions pour la seule édification de ses fondations puis la chance a tourné : « L'or gros lui a pris son sang⁹. » Mais ici, dans l'histoire dessinée, « c'est différent », en conclut Diniaté, qui demeure tout de même songeur face à cette caisse toute remplie de billets. Une inflation s'observe dans la représentation graphique de ces billets de 10 000 CFA, inflation qui ne se retrouve pas dans ses dessins précédents. Il s'agit là d'une exhibition à nulle autre pareille. Jamais Diniaté n'a vu autant d'argent à la fois. Il ne peut imaginer de façon réaliste une telle somme de billets. L'utilisation d'une caisse témoigne du trouble et du vertige manifestement éprouvés à l'idée de mettre en dessin cette somme faramineuse à ses yeux mais dont il a entendu parler¹⁰.

Tout se passe comme si, en filigrane, cette inflation graphique associée au récit de celui dont le sang s'est retrouvé « pris » par cet « or gros » venait illustrer le caractère extraordinaire de l'entente présente qui équilibre une vision moins irénique de la monétarisation des relations sociales induite par l'orpaillage. Ce dernier continue de donner lieu à de vives critiques localement. Les discours à propos de « l'argent de l'or » témoignent d'un regard socialement situé qui n'est jamais indifférent au développement de ces pratiques économiques.

« Les gens qui viennent jeter les cauris sur le balafon, qui parlent [interrogatoire du mort lors des funérailles d'une personne]. Si tu sais que j'étais orpailleur ou que j'ai vendu une terre, quand tu meurs, on va te dire : 'Tu as gagné des millions ? Tu as bouffé ? Et à ce moment, tu es mort parce que tu t'es tué. Tu as pris l'argent au lieu d'aller consulter les *thila* [esprits], tu as gagné des millions et tu es mort'. » (Anonyme, 2007.)

Hétérotopie et pouvoir relationnel « des craquants » en guise de conclusion

Les orpailleurs aiment parfois à surnommer le billet de 10 000 FCFA par le terme « craquant¹¹ ». Le surnom attribué à ce billet fait référence à la sonorité émise par la matière lorsque les deux extrémités de cet argent papier glissent l'une sur l'autre sous la pression des doigts à l'intérieur de la main. Non froissé et usé par le passage répété de main en main et de poche en poche, ce qui renvoie en un sens à une circulation moins intense et donc privilégiée du billet, l'image de cet argent « craquant » car frais et neuf symbolise le tri sélectif des usages que ce billet opère par sa valeur intrinsèque. Ce billet, lorsqu'il « craque », n'a pas fait l'objet d'un nombre de transactions important, il est récemment sorti d'un établissement bancaire et a été en quelque sorte puisé à la source. Cet argent n'a pas eu le temps de voyager entre d'innombrables mains suivant un circuit parsemé d'une foultitude d'intermédiaires. Détenir « le craquant », sans avoir les mains qui tremblent, c'est donc en un sens s'être rapproché de la source de la

⁹ Cf. le destin semblable de Don Fortunato dans les mines d'argent à Potosi en Bolivie relaté par Absi, 2002.

¹⁰ Aucune directive n'est donnée à Diniaté quant à la réalisation de ces dessins. Du matériel lui est fourni : cahiers, crayons, gomme, règle et feutres. Il lui est seulement indiqué le thème général, à savoir ici : l'or. Diniaté raconte à sa façon, illustre comme bon lui semble, en suivant sa seule inspiration. Il lui arrive d'être lui-même étonné par ce qu'il a dessiné... et qu'il nous commente une fois le cahier entièrement achevé.

¹¹ Appelé aussi, de manière humoristique mais non moins évocatrice, billet de « tais-toi » pour faire référence à la capacité persuasive de cette somme. Celui qui en a la possession est en position de force et d'autorité, le billet de 10 000 FCFA aurait alors la capacité de « faire taire » un interlocuteur lors d'une interaction. Cette expression a été par ailleurs recensée par Zongo (2004 : 167) comme faisant partie de l'argot des étudiants burkinabè.

richesse, c'est avoir opéré un pas de plus vers la réussite. L'accès à ces billets met ensuite en position favorable, à condition ici d'accepter rapidement de relâcher la pression du billet sous les doigts, c'est-à-dire d'en dépenser la valeur en faisant vite circuler ce lubrifiant indispensable des relations sociales des camps miniers et de leurs alentours. Nombre de liens de travail reposent sur le principe de la dette (Panella, 2010), où l'argent génère l'activité qui permet de trouver de l'or qui, à son tour, se voit converti en argent, et notamment en coupures de 10 000 FCFA.

Mais la circulation de ce lubrifiant au remarquable pouvoir relationnel sur lequel repose une relative et nouvelle entente entre les populations autochtones lobi et les orpailleurs migrants peut, aussi rapidement qu'elle est advenue, tourner court une fois retombé le « boom » minier. I. Moya note à propos de l'argent et du don au féminin à Dakar au Sénégal :

« La présence d'une masse considérable d'argent et la mise en circulation qu'elle annonce provoquent une excitation et un 'vertige chrématistique' qui attestent de la place éminente de l'argent dans l'économie du désir. » (2004 : 179.)

Cela est également vrai dans le contexte économique des camps miniers du Sud-Ouest burkinabè. En une petite dizaine d'années, l'univers hétérotopique de ces mines artisanales, ainsi qu'a qualifié M. Foucault (2004) ces « espaces autres¹² », constitue ici un nouveau monde régi par l'argent de l'or, lequel a trouvé une place ambiguë au cœur des sociétés du Sud-Ouest du Burkina Faso.

L'argent de l'or renverse les valeurs et les statuts sociaux. Son pouvoir et les usages qui en sont faits soulèvent de très nombreuses interrogations subsumées par diverses maximes que l'on retrouve sur toutes les lèvres en pays lobi : « L'argent de l'or ne dure pas », « L'argent de l'or est amer. » De fait, chacun se demande si cet argent de l'or est bon ou mauvais, s'il est « doux » ou « amer¹³ ». De la même façon que l'on qualifie parfois un argent de « sale », s'il a été gagné dans des conditions que la morale condamne ou s'il provient d'une source critique, les interrogations autour de ce caractère « doux » ou « amer » de l'argent de l'or questionnent en arrière-plan les propriétés des économies minières, en mettant par exemple l'accent sur son caractère éphémère, qui ne permet pas d'envisager l'avenir avec certitude. Et l'on reproche aux orpailleurs mosse et à bien des Lobi qui les imitent et s'enrichissent à l'avenant d'être aveuglés par l'or et l'argent de l'or : un argent vite gagné, exhibé sans retenue, autant partagé avec prodigalité que trop souvent gaspillé dans l'immédiateté (Werthmann, 2008 ; Mégret, 2013a). Enfin, au fur et à mesure de l'exploitation des placers, les ressources aurifères se tarissent. Tous ne s'en plaignent pas. Les habitants du Sud-Ouest ont ouvert ce débat rendu écologiquement encore plus vif depuis que le cyanure a fait son apparition et qu'il est utilisé à profusion. Ici et là, il se murmure que la sonorité des « craquants » de l'or pourrait finir par ne plus se donner à entendre.

¹² Sur ce sujet précis, cf. l'article de Werthmann, 2008.

¹³ Sur la distinction entre les monnaies, « bonnes » ou « mauvaises », « douces » ou « amères », cf. en particulier Shipton, 1989. L'auteur a mené une étude chez les paysans luo du Kenya, qui ont une expression vernaculaire spécifique pour désigner l'argent « amer ». Les investigations de P. Shipton rendent compte du fait que ceux qui possèdent et utilisent de l'argent « amer » sombrent dans la démence. Cf. également l'article que Werthmann a consacré à la notion d'or « amer » dans la région de Diébougou au Burkina Faso (2001).

Références bibliographiques

Absi P.,

2002, « Le pacte avec le diable. Revenus et rapports sociaux dans les mines de Potosi (Bolivie) », *Journal des anthropologues*, 90-91 : 105-120.

Arnaldi di Balme L. et Lanzano C.,

2013, « 'Entrepreneurs de la frontière' : le rôle des comptoirs privés dans les sites d'extraction artisanale de l'or au Burkina Faso », *Politique Africaine*, 131 : 27-51.

Cros M.,

1990, *Anthropologie du sang en Afrique. Essai d'hématologie symbolique chez les Lobi du Burkina Faso et de Côte d'Ivoire*, Paris, L'Harmattan.

2005, *Résister au sida. Récits du Burkina*, Paris, Presses Universitaires de France.

2013, « Dessiner les passages du sida, 'côté brousse' » in Cros M. et Bondaz J. (dir.), *Afriques au figuré. Images migrantes*, Paris, Éditions des archives contemporaines : 87-110.

Cros M. et Mégret Q.,

2009, « D'un idéal de virilité à l'autre. Du vengeur de sang au chercheur d'or en pays lobi burkinabé », *Autrepart*, 49 : 137-154.

Fiéloux M.,

1980, *Les sentiers de la nuit. Les migrations rurales lobi de la Haute-Volta vers la côte d'Ivoire*, Paris, Travaux et documents de l'O.R.S.T.O.M, n° 110.

Foucault M.,

2004, « Des espaces autres », *Empan*, 54/2 : 12-19.

Jacob J.-P. et Le Meur P.-Y.,

2010, « Introduction. Citoyenneté locale, foncier, appartenance et reconnaissance dans les sociétés du Sud » in Jacob J.-P. et Le Meur P.-Y. (dir.), *Politique de la terre et de l'appartenance. Droits fonciers et citoyenneté locale dans les sociétés du Sud*, Paris, Karthala : 5-57.

Kedzierska-Manzon A.,

2014, *Chasseurs mandingues. Violence, pouvoir et religion en Afrique de l'Ouest*, Paris, Karthala.

Mégret Q.,

2008, « L'or 'mort ou vif' : L'orpaillage en pays lobi burkinabé » in Cros M. et Bonhomme J. (dir.), *Déjouer la mort en Afrique. Or, orphelins, fantômes, trophées et fétiches*, Paris, L'Harmattan : 15-41.

2013a, *L'argent de l'or. Exploration anthropologique d'un « boom » aurifère dans la région Sud-Ouest du Burkina Faso*, Lyon, université Lumière Lyon 2, thèse de doctorat.

2013b, « Comment 'faire son cinéma' dans un camp minier du Sud-Ouest burkinabé » in Cros M. et Bondaz J. (dir.), *Afriques au figuré. Images migrantes*, Paris, Éditions des archives contemporaines : 163-188.

2014, « Un métal ductile. Orpaillage et fonctions historiques des édifices en ruine de Loropéni » in Somé M. et Simporé L. (dir.), *Lieux de mémoire, patrimoine et histoire en Afrique de l'Ouest. Aux origines des Ruines de Loropéni, Burkina Faso*, Paris, Éditions des archives contemporaines : 39-60.

Moya I.,

2004, « 10. Démesure, jeu et ironie. Argent et don au féminin à Dakar » in Drach M. (dir.), *L'argent*, Paris, La Découverte : 167-180.

Ouedraogo A.,

2014, « *Tângpogse* » : *Les femmes de la colline. Anthropologie de l'orpaillage au féminin* (Burkina Faso), Lyon, université Lumière Lyon 2, mémoire de master 2 recherche.

Panella C.,

2010, « Gold mining in West Africa. Worlds of debts and sites of co-habitation » in Panella C. (ed.), *Worlds of Debts. Interdisciplinary Perspectives on Gold Mining in West Africa*, Amsterdam, Rosenberg publishers : 1-14.

Sami-Ali M.,

1994, *L'espace imaginaire*, Paris, Dunod.

Schneider K.,

1993, « Extraction et traitement rituel de l'or » in Fiéloux M., Lombard J. et Kambou-Ferrand J.-M. (dir.), *Images d'Afrique et Sciences sociales. Les pays lobi, birifor et dagara*, Paris, Karthala-Orstom : 191-197.

Shipton P.,

1989, *Bitter Money : Cultural Economy and Some African Meanings of Forbidden Commodities*, Washington, American Ethnological Society.

Werthmann K.,

2001, « Gefährliches Gold und Bitteres Geld », *Afrika Spectrum*, 36/3 : 363-381.

2008, « Frivolous squandering : consumption and redistribution in mining camps » in Abbinck J. et Van Dokkum A. (eds.), *Dilemmas of development. Conflicts of interest and their resolutions in modernizing Africa*, Leiden, African Studies Center : 69-76.

Zongo B.,

2004, *Parlons mooré. Langue et culture des Mossis (Burkina Faso)*, Paris, L'Harmattan.